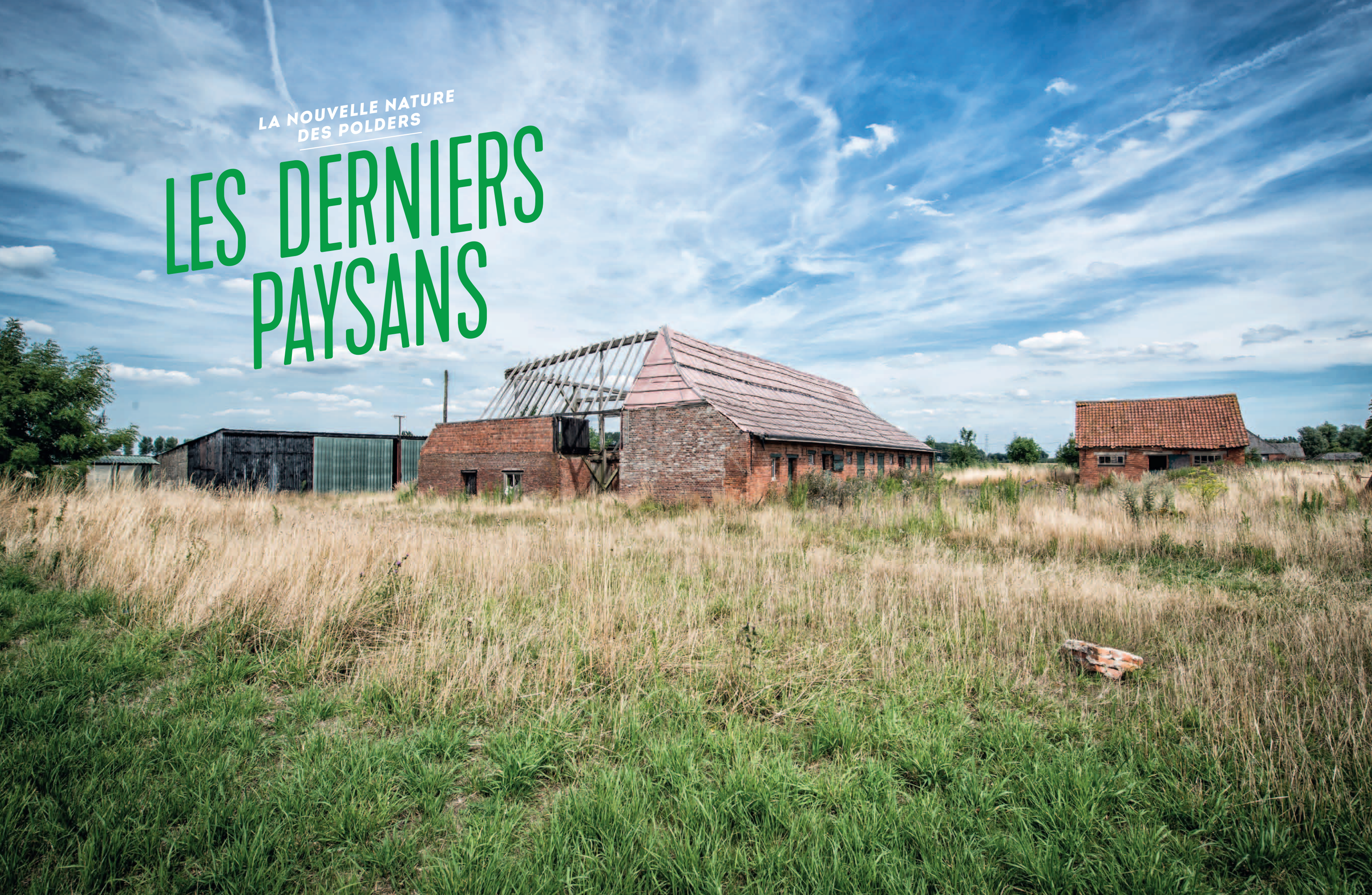


LA NOUVELLE NATURE  
DES POLDERS

# LES DERNIERS PAYSANS



Il est le dernier. Fils, petit-fils et arrière-petit-fils d'agriculteurs, l'écrivain Chris de Stoop a grandi dans une ferme du pays de Waes, sur les rives de l'Escaut. Il y est revenu en 2011, après le suicide de son frère qui avait repris l'exploitation familiale. De ce retour à la terre argileuse des polders, il a tiré un récit poignant, « Ceci est ma ferme », publié en 2018 et devenu un best-seller. Pour « Wilfried »,

Chris de Stoop reprend la plume. Il évoque l'effondrement du monde paysan et la disparition des paysages au milieu desquels il a grandi. Une agonie dont les coupables ne sont pas seulement les promoteurs du port d'Anvers, en perpétuelle expansion, mais aussi les dogmes écologistes : pour créer des nouvelles réserves naturelles, on exproprie les paysans. Chris de Stoop leur rend un ultime hommage plein de colère.

RÉCIT PAR CHRIS DE STOOP  
PHOTOS DEBBY TERMONIA

**C**eci est ma ferme est peut-être le premier livre au monde sur la couverture duquel figure un tas de fumier. Cela n'a pas empêché que le livre, qui raconte comment l'agriculture disparaît sous nos yeux sans que nous y prêtions vraiment attention, devienne un best-seller en néerlandais et reçoive plusieurs prix littéraires. L'an passé, *Ceci est ma ferme* a été traduit en allemand. Dans la recension du *Frankfurter Allgemeine*, on pouvait notamment lire : « Chris de Stoop décrit la disparition des fermiers comme un combat culturel qui concerne tout le monde. » C'est bien de cela qu'il s'agit. Dans quelques mois, le livre paraîtra aussi en Chine, ce qui montre que l'histoire de nos polders est aussi une histoire universelle.

Le livre éveille manifestement un sentiment très profond, un sentiment de perte, de manque, je pense, la sensation d'être déraciné. *Ceci est ma ferme* a été écrit dans notre ferme familiale, située dans le pays de Waes, à la frontière néerlandaise ; une région qui disparaît progressivement à cause de l'expansion du port d'Anvers et des « compensations écologiques » ; une ancienne ferme, où je suis revenu, il y a quelques années, hélas, à la suite du suicide de mon frère aîné, qui avait repris la ferme. C'est mon histoire, l'histoire des polders, des terres gagnées sur l'eau au fil des siècles, pour qu'elles deviennent cultivables ; l'histoire d'une région où je suis né, avec ses digues et ses peupliers, ses fossés et ruisseaux, ses champs et ses prés... Une région dont la notoriété est surtout associée au village de Doel, promis à l'effacement devant l'avancée

du port d'Anvers, ainsi qu'au polder Hedwige, un polder appelé à être remis sous eau, pour en faire une réserve naturelle ; ce que l'on appelle maintenant « la nouvelle nature ».

Fils de paysan, je voulais revenir à la ferme, retrouver les fermiers. Revoir cette campagne magique, mythique, qui longe l'Escaut. Contempler à nouveau mon polder Zaligem : le pays paradisiaque où j'ai grandi — un polder qui a été asséché, en 1136, par l'abbaye de Zaligem, qui se trouve toujours sous notre champ et dont quelques pierres médiévales remontent à la surface chaque année au passage de nos machines agricoles ; le pays des ruisseaux qui allie, de manière unique, l'agriculture et la nature ; le pays des merveilles de ma jeunesse paysanne. Oui, je l'avoue sans façon : je peux encore tomber en extase devant les jolies formes d'une vache, je peux encore évoquer avec lyrisme un champ récemment labouré, je peux encore me pâmer d'admiration devant une ancienne grange.

Notre région a toujours été une terre de fermiers, depuis mille ans au moins. Le pays des terres argileuses les plus grasses d'Europe. De grandes fermes seigneuriales. De fiers paysans, nous enseignait-on autrefois à l'école : « Dieu a créé le monde, mais les fermiers ont créé le polder ». Il y avait alors douze fermiers et un berger dans ma rue ; aujourd'hui, il reste un seul fermier (il a 50 ans, il est seul, sans successeur). Au coin de la rue, il y avait encore, jusqu'il y a quelques années, un deuxième fermier, mais il est parti subitement pour la France et, sur ses terres, se trouve maintenant un centre d'accueil pour ânes abandonnés — pas pour paysans abandonnés. Ce n'est que le reflet de ce qui s'est passé dans toute l'Europe, mais, nulle part, le

phénomène n'a été aussi brutal que chez nous.

Depuis quelques années, j'habite à nouveau dans cette grande ferme ancienne, qui a gardé sa forme rectangulaire et fermée, autour d'une cour intérieure, au milieu de laquelle trônait le tas de fumier — qui a été, entre-temps, vaincu par la nature et couvert de roseaux et de massettes. Mon Dieu, comme j'aimerais y revoir un grand amas de fumier fumant... Une simple exploitation familiale donc, mais un monde fantastique où grandir, pour un enfant. J'y suis donc revenu, et je vois les villas gagner du terrain dans la rue — littéralement jusqu'à trois mètres de notre ancienne grange plus que bicentenaire ; je vois l'industrie se rapprocher (dont une énorme entreprise de tomates derrière la ferme) et j'ai vu un parc à éoliennes sortir de terre en une semaine et nous encercler totalement. Vraiment, ils veulent que nous partions tous. Mon frère a introduit des plaintes partout où il le pouvait, mais en vain...

Le paysage que ma mère a connu dans sa jeunesse était à peine différent de celui qu'avait connu sa mère, qui était tout pareil à celui de sa grand-mère, et ainsi de suite. À présent, un paysage peut se transformer radicalement en une semaine. Notre campagne d'autrefois était encore un ensemble cohérent, où chaque chose avait sa place. Les hommes, les animaux et les bâtiments se fondaient alors dans le paysage. Maintenant, il n'y presque plus d'harmonie.

Après les ravages causés par la révolution industrielle et les agrandissements successifs de la zone portuaire, j'assistais maintenant à la deuxième vague d'agressions subies par notre région de polders : quelques dizaines de zones de nature artificielles — comme compensations des travaux accomplis dans

**On dira que je suis nostalgique. Je l'admets, c'est bien cela. La nostalgie n'est pas surprenante quand on voit détruire sous ses yeux sa terre natale. Les paysans sont nos indigènes.**

le port et sur le fleuve — qui ont été installées en très peu de temps par des excavatrices modernes, sur un chantier parfaitement semblable à celui d'un nouveau bassin, géré par les mêmes entrepreneurs et les mêmes ingénieurs, qui, en échange, peuvent détruire ailleurs l'ancienne nature (car tel est le principe perfide sous-jacent aux compensations écologiques). De nouvelles réserves naturelles donc, dont l'argile fertile (représentant parfois une couche de plus d'un mètre d'épaisseur, que l'Europe entière nous a toujours enviée) est souvent extraite et déversée ailleurs. Cela nous semble presque immoral, car il s'agit d'une terre qui a nourri la population pendant des siècles, en des temps très difficiles. La communauté de fermiers doit céder la place, une deuxième fois : la première fois, c'était pour le port et l'industrie, maintenant, c'est pour la nouvelle nature.

Bien sûr, je ne suis pas opposé aux réserves naturelles en tant que telles. Au contraire, pour moi, la nature est l'une des valeurs les plus importantes (plus il y en a, mieux c'est). Mais je m'oppose à ces réserves lorsqu'elles s'accompagnent de souffrances humaines et lorsqu'elles entraînent la destruction de paysages historiques, qui sont à nos yeux le patrimoine de notre région, un musée vivant, comme le sont, par exemple, les anciennes colonnes romaines de Palmyre pour la Syrie. Nous nous indignons tous lorsqu'une colonne antique tombe sous les bombes du groupe État islamique, mais il est tout aussi grave pour nous de voir disparaître une digue séculaire, qui figure sur toutes les cartes médiévales et dans laquelle on peut lire une grande partie de notre histoire comme dans un livre. C'est comme un autodafé de livres. D'ailleurs, un défenseur britannique de la nouvelle nature a, lui-même, posé trois conditions à l'extension de celle-ci. Une condition sociale : jamais sans l'accord des riverains ; une condition culturelle : pas aux dépens de nos paysages ancestraux ; et une condition morale : pas sur les terres fertiles de l'Europe — sinon comment continuer à nourrir les millions de personnes qui la peuplent ? Ces trois conditions ont été



Dans la ferme familiale, où Chris de Stoop partage son temps entre l'écriture et l'entretien de son carrelage.

largement bafouées dans notre région.

Des dizaines de fermes et de maisons historiques doivent à présent abdiquer devant la nouvelle nature. J'ai suivi le parcours de personnes qui se sont révoltées, qui se sont battues, qui ont été expropriées et chassées, qui ont cessé leurs activités ou les ont recommencées ailleurs — mais en laissant, chaque fois, derrière elles, une partie de leur âme. J'ai assisté au spectacle de fermes vénérables écrasées sous un bulldozer, parfois même incendiées, déblayées et emportées. L'instant d'après, c'est comme s'il n'y avait jamais rien eu là.

J'ai suivi de près la démolition de la vieille ferme Antonius, avec sa grange monumentale, l'une des plus belles de la région, tandis que le fermier, Félix, prenait des photos toutes les heures, comme pour un album de famille, album qu'il consultera avec chagrin jusqu'à son

dernier jour. Plus tard, j'ai gravi le gigantesque amas de décombres pour ramasser quelques carrelages bleus de la cuisine où Félix m'a si souvent reçu. Sa ferme devait faire place à des îlots de couvaison pour l'avocette — un oiseau magnifique, mais dont pratiquement aucun poussin ne grandit, et cela, essentiellement, à cause du retour d'un autre animal dont on n'avait pas tenu compte, le renard. J'ai recueilli les récits de personnes qui se sont effondrées lors de la perte de leurs terres, perte dont elles portent la douleur dans chacune de leurs fibres. Et ce qui est encore plus douloureux pour nous, c'est que tout cela est irréversible — ces fermes de jadis ne reviendront jamais, l'argile grasse ne reviendra pas, la communauté ne reviendra plus. C'est irrévocable, aussi irrévocable que la peine de mort.

Le symbole des compensations écologiques de ces dernières années est l'historique ferme



Les polders, ses canaux, ses moulins.

## Après les ravages causés par la révolution industrielle, j'assiste à la deuxième vague d'agressions subies par notre région de polders : les zones de nature artificielle.

des Fossés, construite vers 1750, entourée d'un large fossé, comme un château. L'imposante grange située à l'arrière (qui a toujours été une balise dans la campagne, un point de repère) a été à moitié démolie par des bulldozers. Des paysans en colère les ont arrêtés en grim pant sur leur toit. Seule subsistait la charpente. Elle s'est effondrée l'année passée, sous l'effet de la pluie et du vent... Il y avait, d'un côté de la digue, une zone naturelle ancienne, avec une végétation saumâtre d'un genre unique, mais à la place il a absolument fallu installer une infrastructure portuaire; et de l'autre côté de la digue, il y a une nouvelle réserve naturelle, où de nouveaux ruisseaux ont été creusés.

Absurde. Cette nouvelle réserve naturelle est entourée d'une clôture électrique, non pas destinée, comme autrefois, à empêcher les vaches de sortir, mais à interdire aux renards d'entrer, car ils mangent les oisillons. Ceux-ci ont pourtant réussi à y pénétrer malgré tout, en passant par un écoduc pour crapauds.

modeste ornithologue perché dans mon poste d'observation au milieu des marais — j'étais alors membre d'une association de protection de la nature. C'était un endroit rêvé pour une communauté, une source de récits. Les nouvelles réserves naturelles n'ont pas de récits à offrir, pas de racines dans le pays, aucune histoire, aucun lien avec la communauté. Même si, après six mois seulement, elles présentent parfois un tableau idyllique, car le développement de la nouvelle nature est très rapide. Cependant l'homme est exclu de ce tableau; il s'agit littéralement d'une déshumanisation de notre paysage agricole traditionnel.

Conséquence de cette nouvelle nature, on a assisté au retour massif des oies. J'ai toujours trouvé que c'étaient de magnifiques oiseaux; mais elles reviennent si nombreuses que même les protecteurs de la nature veulent maintenant les tuer en masse. Pourquoi? Parce qu'elles écartent les autres oiseaux, parce qu'elles mangent les roseaux qu'on vient de planter et surtout parce que leurs fientes abondantes (un demi-kilo par jour) polluent l'eau. Même

l'érisma rousse, une espèce de canard roux, une merveille que j'ai eu quelquefois l'occasion d'admirer, est condamnée maintenant par l'Europe (car elle est «exotique»). Un canard bien pourvu, je dois le dire, avec un grand pénis spiralé, long parfois de trente centimètres... Je ne savais même pas qu'un canard avait un pénis, mais celui-ci l'a manifestement rendu populaire auprès de l'érisma à tête blanche, une espèce menacée, ce qui pourrait conduire à un métissage, interdit par l'Europe. Mais qui sommes-nous, où allons-nous, si l'Europe nous oblige à réglementer même la vie sexuelle des canards?

Heureusement, nous ne pouvons pas encore maîtriser totalement la nature comme si nous étions Dieu le Père. Qu'est-ce que la vraie nature et qu'y a-t-il encore de naturel dans notre vie? Qui contrôle la nature et le paysage? Quel est encore notre lien avec la terre? Ce lien est différent pour celui qui vit sur la terre ou de la terre et pour le passant occasionnel. Si ce dernier contemple une nouvelle réserve naturelle — plein d'admiration, je pense, comme moi-même — mais qu'il apprend que celle-ci a été conçue récemment sur une table à dessin, qu'elle a été installée par des bulldozers, semée et plantée, il se sentira peut-être floué. Comme l'amateur d'art qui découvre soudain que le tableau qui pend à son mur est un faux (même s'il s'agit d'une copie exacte). Maintenant, il y a aussi des faussaires de la nature, c'est ce que ressentent,

en tout cas, de nombreux habitants de ma région.

La valeur écologique est importante, pour moi aussi, mais, pour les paysans, la nature est plus que cela: c'est leur existence quotidienne. Ce lien total avec la nature, ce lien intense, sensoriel, n'a rien à voir avec le fait de se promener à pied ou à vélo, le dimanche, autour d'une réserve naturelle — je n'ai rien contre cela, au contraire, je vous le conseille —, mais le lien avec la nature, c'est plus que cela. Il faut apprendre à lire plusieurs niveaux de signification. En plus de sa valeur écologique et récréative, notre paysage a aussi une valeur historique, agricole, sociale, familiale, culturelle et morale.

Moi, né de parents issus de très anciennes lignées paysannes, je visite la terre mutilée et brisée de mon défunt père. Je parle avec toutes les parties concernées, et surtout les paysans. Mes interlocuteurs me posent la question fondamentale de savoir s'ils ont encore le droit d'exister. Beaucoup d'entre eux ont la désagréable impression d'appartenir à une race en voie de disparition. La dernière génération. Une espèce menacée (comme l'avocette). Victimes d'une amère course par élimination. Plus amer encore: cela continue, depuis des décennies. Cela ne s'arrête jamais.

Presque tout le monde semble aujourd'hui vouloir se soucier de l'agriculture, mais presque personne ne veut se préoccuper des agriculteurs en détresse, si nombreux aujourd'hui. J'ai vu des gens devenir malades, dépressifs, fous d'incertitude, jusqu'au suicide. Des personnes crevées, désespérées, au point de perdre totalement leur traditionnelle «fierté». Et voilà ce que je trouve vraiment le plus grave: c'est vrai, on leur prend leur terre, on leur prend leur métier, mais on leur prend surtout leur fierté, leur respect de soi.

En Europe, ils ont disparu par millions. Des milliers d'entre eux cessent leurs activités, chaque année, en Belgique et en France. Il y a de moins en moins de successeurs. Une chaîne, parfois longue de centaines d'années, est coupée, et cela fait mal. Une étude récente a montré que, dans plusieurs pays occidentaux, près de deux fois plus de paysans que de citoyens mettent fin à leurs jours. Pourtant, tout cela n'est pas ressenti comme un drame social par notre société.

Car, pour cette société moderne, ce qui se passe semble appartenir au passé, à la préhistoire en quelque sorte. Enfants, mon frère et moi avons extrait un veau du ventre de la vache, nous avons abattu un cochon, et je me dis: si on montrait cela à une classe d'écoliers, la moitié d'entre eux s'évanouirait et l'autre moitié introduirait une plainte pour maltraitance d'animaux.

Où peut-on encore voir deux ou trois

générations travailler ensemble et parfois vivre ensemble, si ce n'est dans une ferme? Chez nous, la plupart des fermes sont toujours (et c'est un miracle) de véritables exploitations familiales. J'en conviens, l'agriculture a pris le virage industriel, ce qui a entraîné de nombreux problèmes, notamment pour la nature. Le gouvernement et l'industrie ont martelé aux fermiers: produire, produire, produire! Et aux citoyens: consommer, consommer, consommer! Nous consommons jusqu'à nous démolir.

Les habitudes d'achat de nombreux citoyens montrent que ceux-ci veulent d'abord des prix très bas. Ces prix, l'agro-industrie et les supermarchés les pratiquent en exploitant les fermiers. Il y a cinquante ans, le citoyen consacrait près de la moitié de son budget à son alimentation; ce chiffre est passé à 12% aujourd'hui. L'habitant des villes consacre deux fois plus d'argent à ses loisirs. Cela ne diminue pas seulement le prix de la nourriture, mais aussi la valeur qu'on lui donne. Autrefois, la poule du dimanche était une fête, mais quel respect a-t-on encore pour la poule qui coûte à peine quelques euros au supermarché?

## Autour de moi, beaucoup me posent la question fondamentale de savoir s'ils ont encore le droit d'exister.

On dira que je suis nostalgique. Je l'admets, c'est bien cela. La nostalgie n'est pas surprenante quand on voit détruire sous ses yeux sa terre natale et le monde paysan dans lequel on a grandi. Les paysans sont nos indigènes. L'agriculture est le berceau de notre culture, que cela vous plaise ou non. Une société saine a besoin d'une agriculture saine. Pour moi, ce n'est pas un secteur économique comme un autre, mais un service de base, comme la santé ou l'enseignement.

Je pense que les paysans méritent au minimum un débat fondamental. Voulons-nous qu'il n'y ait plus de paysans? Alors, nous devons le leur dire clairement. Les voulons-nous encore? Alors, nous devons leur dire quelles chances nous sommes prêts à leur offrir. Bien sûr, je penche pour la deuxième hypothèse. Car enfin, cette connaissance du métier et cet amour de l'agriculture, transmis depuis des siècles de père en fils et de mère en fille, allons-nous tout simplement les laisser se perdre? Ce serait grave pour les paysans, mais aussi pour nous tous qui perdriions

encore plus le lien avec notre nourriture et notre terre? Évidemment, l'agriculture doit se réinventer mais si nous voulons une campagne rentable et durable au XXI<sup>e</sup> siècle, nous devons la réaliser avec les derniers paysans, en dialogue avec le mouvement écologiste, et, pour cela, aucun paysan n'est de trop, au contraire.

La ferme a fait de moi ce que j'étais, ce que je suis, et ce que je ne suis pas. La ferme a payé mes études. Je ne pourrais séparer les dernières années de mon frère, celles de ma mère, celles de la ferme. Ils vivaient et luttait avec la nature, qui n'est pas seulement idyllique, mais qui peut être aussi dure et cruelle, car telle est la vraie nature. C'était un hiver terrible, ma vieille mère est tombée et a été hospitalisée, mon frère a mis fin à ses jours et moi, le frère absent, j'étais à Haïti pour un reportage sur la situation des petits paysans après le séisme — ironie du sort. Et comble de cynisme, je devrai moi-même, un jour, éteindre la lumière à la ferme. Je ne suis pas le dernier maillon de la chaîne séculaire de notre famille de paysans, je suis la pince qui doit la couper, et ce n'est pas drôle.

Les plus beaux paysages de culture d'Europe disparaissent. Cette année, le polder Hedwige, notre dernier polder, à nous gens de l'Escaut, devenu le symbole par excellence, va être supprimé pour devenir un marécage. La population en a été blessée dans l'âme. Il y a quelque temps, l'agenda caché a enfin été révélé: le polder Hedwige, complété d'autres zones de «nouvelle nature», doit devenir le parc frontalier du Grand-Saeftinghe, grâce à un programme européen. Équipé d'éco-hébergements modernes, de tours d'observation, d'un centre de rencontres, etc. Mais est-ce que cela ne fait pas un peu Disneyland dans les polders? Les premiers visiteurs que j'y ai vus étaient des chasseurs de Pokémons, rivés à leur smartphone.

Tout disparaît, comme le polder Hedwige, et c'est grave, mais ce serait encore plus grave, comme m'a dit un fermier, si cela n'était même pas écrit, s'il n'y avait même personne pour transmettre ces histoires. Car, a-t-il ajouté, un jour viendra, vers les années 3000, où on pourra voir son champ exhumé et salué comme une implantation datant de l'époque paysanne! En attendant, je continue à mettre tout sur papier. J'espère pouvoir percer une petite brèche dans la pensée économique unique des dernières décennies. Pour que tout ne soit pas soumis à la croissance et au gain. Pour que se conservent certaines valeurs fondamentales, comme la dignité humaine, l'environnement, le patrimoine, le paysage et — aussi — l'agriculture, qu'on préfère oublier aujourd'hui. À la dernière page de mon livre, j'ai écrit: «Nous sommes peut-être tombés du temps, mais le temps nous a aussi laissés tomber.» —